

## FABLE XII.

*Le Roi , le Milan , et le Chasseur <sup>1</sup>.*

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI <sup>2</sup>.

COMME les dieux sont bons , ils veulent que les rois  
 Le soient aussi : c'est l'indulgence  
 Qui fait le plus beau de leurs droits ,  
 Non les douceurs de la vengeance <sup>3</sup>.  
 Prince , c'est votre avis. On sait que le courroux  
 S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.  
 Achille , qui du sien ne put se rendre maître ,

<sup>1</sup> La Fontaine cite lui-même Bidpai comme l'auteur qui lui a fourni son sujet ; mais nous n'avons point trouvé cette fable dans Bidpai ; et la fable de l'auteur indien (t. II, p. 250), que cite à ce sujet un des commentateurs de notre poète, n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Mais remarquons aussi que La Fontaine a dit, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, qu'il changeoit tout à son original.

<sup>2</sup> François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon et de CONTI, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poète. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 221-225 et 454 de l'édition in-8°, et t. II, p. 88-91 de l'édition in-18.)

<sup>3</sup> La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de élément rendez-le ambitieux ;  
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

Fut par là moins héros que vous.  
 Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes  
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.  
 Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :  
 L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas <sup>1</sup>.

Loin que vous suiviez ces exemples,  
 Mille actes généreux vous promettent des temples.  
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,  
 Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.  
 Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux <sup>2</sup> :  
 Un siècle de séjour doit ici vous suffire.  
 Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.  
 Puissent ses plaisirs les plus doux  
 Vous composer des destinées  
 Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.  
 J'en prends ses charmes pour témoins ;  
 Pour témoins j'en prends les merveilles  
 Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,  
 De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles  
 Voulut orner vos jeunes ans.  
 Bourbon de son esprit ses graces assaisonne :  
 Le ciel joignit en sa personne

<sup>1</sup> Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne  
 « m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font  
 « pas de mal. »

<sup>2</sup> Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, liv. V, pag. 27 et 469 de l'édition in-8°, et t. II, p. 165-167 de l'édition in-18.)



Ce qui sait se faire estimer  
 A ce qui sait se faire aimer :  
 Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;  
 Je me tais donc , et vais rimer  
 Ce que fit un oiseau de proie <sup>1</sup>.

Un milan , de son nid antique possesseur ,  
 Étant pris vif par un chasseur ,  
 D'en faire au prince un don cet homme se propose.  
 La rareté du fait donnoit prix à la chose.  
 L'oiseau , par le chasseur humblement présenté ,

<sup>1</sup> VAR. Après ce vers, dans l'édition de Londres de 1708, dans celles de Paris, in-4<sup>o</sup>, 1726, et in-8<sup>o</sup>, 1729, dans l'édition d'Amsterdam de 1727, dans celles de Hambourg de 1731 et 1733, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu ? J'y change tout :  
 La critique en cela va me pousser à bout ;  
 Car c'est une étrange femelle :  
 Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.  
 Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :  
 Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré  
 D'altérer celui-ci. C'est à cette licence  
 Que je dois l'acte de clémence  
 Par qui je donne aux rois des leçons de bonté :  
 Tous ne ressemblent pas au nôtre.  
 Le monde est un marchand mêlé ;  
 L'on y voit de l'un et de l'autre.  
 Ici-bas le beau et le bon  
 Ne sont estimés tels que par comparaison.  
 Louis seul est incomparable :  
 Je ne lui donne pas un éloge affecté ;  
 L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable  
 De quelque trait de vérité.  
 Revenons à l'oiseau , le fait est mémorable.

Si ce conte n'est apocryphe ,  
 Va tout droit imprimer sa griffe  
 Sur le nez de sa majesté. —  
 Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. —  
 Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne ?  
 Quand il en auroit eu , ç'auroit été tout un :  
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.  
 Dire des courtisans les clameurs et la peine  
 Seroit se consumer en efforts impuissants.  
 Le roi n'éclata point : les cris sont indécents  
 A la majesté souveraine.  
 L'oiseau garda son poste : on ne put seulement  
 Hâter son départ d'un moment.  
 Son maître le rappelle , et crie , et se tourmente ,  
 Lui présente le leurrè <sup>1</sup> , et le poing <sup>2</sup> , mais en vain.  
 On crut que jusqu'au lendemain  
 Le maudit animal à la serre insolente  
 Nicheroit là malgré le bruit ,  
 Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.  
 Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.  
 Il quitte enfin le roi , qui dit : Laissez aller  
 Ce milan , et celui qui m'a cru régaler.  
 Ils se sont acquittés tous deux de leur office  
 L'un en milan , et l'autre en citoyen des bois :  
 Pour moi , qui sais comment doivent agir les rois ,

<sup>1</sup> Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge , façonné en forme d'oiseau , auquel on attache de quoi manger , et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

<sup>2</sup> Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.



Je les affranchis du supplice.  
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis  
 Élevent de tels faits, par eux si mal suivis :  
 Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.  
 Et le veneur l'échappa belle ;  
 Coupables seulement, tant lui que l'animal,  
 D'ignorer le danger d'approcher trop le maître :  
 Ils n'avoient appris à connoître  
 Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?  
 Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.<sup>1</sup>  
 Là, nulle humaine créature  
 Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :  
 Le roi même feroit scrupule d'y toucher.  
 Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie  
 N'étoit point au siège de Troie ?  
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros  
 Des plus huppés et des plus hauts :  
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.  
 Nous croyons, après Pythagore,  
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;  
 Tantôt milans, tantôt pigeons,  
 Tantôt humains, puis volatilles<sup>2</sup>  
 Ayant dans les airs leurs familles.

<sup>1</sup> VAR. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés.

Si je craignois quelque censure,  
 Je citerois Pilpay touchant cette aventure.  
 Ses récits en ont l'air : il me seroit aisé  
 De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.  
 Là, nulle humaine créature, etc.

<sup>2</sup> *Volatille* se dit seulement des oiseaux bous à manger. La

Comme l'on conte en deux façons  
 L'accident du chasseur, voici l'autre manière :  
 Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,  
 A la chasse un milan ( ce qui n'arrive guère ),  
 En voulut au roi faire un don,  
 Comme de chose singulière :  
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;  
 C'est le *non plus ultrà* de la fauconnerie.  
 Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,  
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.  
 Par ce parangon<sup>1</sup> des présents  
 Il croyoit sa fortune faite :  
 Quand l'animal porte-sonnette,  
 Sauvage encore et tout grossier,  
 Avec ses ongles tout d'acier,

nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poète, ces deux mots, quoique presque semblables, avoient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étoient nullement synonymes.

<sup>1</sup> Modèle parfait. On disoit autrefois plus communément *parangon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi : « C'est « une chose si excellemment parfaite, qu'elle est comme une « idée, un sep, un estelon à toutes les autres de son espèce, et « lesquelles on rapporte et compare à luy pour savoir à quel « degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *paragon* de « chevalerie, de prudence, de sçavoir. » *Thésor de la langue française*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *paragon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employoit fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.



Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.

Lui de crier : chacun de rire <sup>1</sup>,

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? quant à moi,  
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi

Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrois un roi

Bien malheureux s'il n'osoit rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci <sup>2</sup>,

Jupiter et le peuple immortel rit aussi.

Il en fit des éclats <sup>3</sup>, à ce que dit l'histoire,

Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> VAR. Dans l'édition de 1708, dans celle de 1729 :

Il croyait sa fortune faite,

Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,

Et de ses ongles tout d'acier,

Sauvage encore et tout grossier,

Happe le nez du pauvre sire :

Lui de crier, l'autre de rire.

Mais dans les éditions de 1726 et de 1727, de 1731 et de 1733,  
il y a comme dans le texte.

<sup>2</sup> VAR. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans  
l'édit. de 1708, dans celle de 1726, in-4°, dans celles de 1727,  
de 1731, et de 1733 :

C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi.

Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci,

Ce poète assure en son histoire

Qu'un rire inextinguible en l'Olympe éclata.

Petit ni grand n'y résista,

Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.

Que le peuple immortel fût assez grave ou non,

J'ai changé mon sujet avec juste raison.

<sup>3</sup> Des éclats de rire. Ellipse.

<sup>4</sup> La Fontaine a mis ici en vers un passage de son roman de  
Psyché, liv. I.

Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,  
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;

Car, puisqu'il s'agit de morale,

Que nous eût du chasseur l'aventure fatale  
Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps  
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

### FABLE XIII.

*Le Renard, les Mouches, et le Hérisson* <sup>1</sup>.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,  
Renard fin, subtil, et matois,  
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,  
Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange

Que le sort à tel point le voulût affliger,

Et le fit aux mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile

De tous les hôtes des forêts !

Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?

<sup>1</sup> *Æsop.*, apud *Aristotel. rhetoricor.*, lib. II, cap. xx, tom. II,  
p. 570, édit. du Val., 1619, in-folio ; trad. de Cassandre, édit.  
1733, p. 291. *Fabula Æsopica* 384, édit. Lipsie, 1810, in-8°,  
p. 165. Philibert Hégemont, fab. XIX, édit. 1583 ; pag. 56.



Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile <sup>1</sup>?

Va, le ciel te confonde, animal importun!

Que ne vis-tu sur le commun!

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importunité

Du peuple plein d'avidité:

Je les vais de mes dards enfler par centaines,

Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:

Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont souls <sup>2</sup>; une troupe nouvelle

Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:

Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.

Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Surtout au pays où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Dans la fable v du livre V, le Renard, auquel on a coupé la queue, dit:

. . . . Que faisons-nous de ce poids inutile?

Que nous sert cette queue?

<sup>2</sup> La même expression se trouve dans la traduction de Cassandre. « C'est, dit le renard, que ces mouches-ci sont déjà « saoules. »

<sup>3</sup>

VARIANTE.

La Fontaine avoit d'abord composé cette fable autrement: on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main, et nous l'avons fait graver comme *fac simile* de son écriture. Voici cette première version telle que

FABLE XIV <sup>1</sup>.

*L'Amour et la Folie* <sup>2</sup>.

Tout est mystère dans l'Amour,  
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:

nous l'avons publiée dans les *nouvelles OEuvres diverses de La Fontaine et de François de Maucroy*, in-8°, p. 119, et dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, in-8°, p. 498.

*Le Renard et les Mouches.*

Un renard tombé dans la fange,

Et des mouches presque mangé,

Trouvait Jupiter fort étrange

De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importun essaim.

Le renard aima mieux les garder, et fut sage.

Vois-tu pas, dit-il, que la faim

Va rendre une autre troupe encor plus importune?

Celle-ci, déjà soule, aura moins d'apreté.

Trouver à cette fable une moralité

Me semble chose assez commune:

On peut sans grand effort d'esprit,

En appliquer l'exemple aux hommes.

Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes!

Cette fable est d'Esopé, Aristote le dit.

<sup>1</sup> Publiée d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, 1685, in-12, p. 6.

<sup>2</sup> Commire, *Dementia Amorem ducens*. Louis Labbé, *OEuvres*, édit. 1762, p. 1 à 102: *Débat de l'Amour et de la Folie*.



Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
 Que d'épuiser cette science.  
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici :  
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,  
 Comment l'aveugle que voici  
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,  
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien :  
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble :  
 Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.  
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
 Là-dessus le conseil des dieux ;  
 L'autre n'eut pas la patience ;  
 Elle lui donne un coup si furieux,  
 Qu'il en perd la clarté des cieus.  
 Vénus en demande vengeance.  
 Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :  
 Les dieux en furent étourdis,  
 Et Jupiter, et Némésis,  
 Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.  
 Elle représenta l'énormité du cas ;  
 Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :  
 Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :  
 Le dommage devoit être aussi réparé.  
 Quand on eut bien considéré  
 L'intérêt du public, celui de la partie,  
 Le résultat enfin de la suprême cour  
 Fut de condamner la Folie  
 A servir de guide à l'Amour.

FABLE XV<sup>1</sup>.

*Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat*<sup>2</sup>.

A MADAME DE LA SABLIERE<sup>3</sup>.

Je vous gardois un temple dans mes vers :  
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.  
 Déjà ma main en fondoit la durée  
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,  
 Et sur le nom de la divinité  
 Que dans ce temple on auroit adorée.  
 Sur le portail j'aurois ces mots écrits :  
 PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS :  
 Non celle-là qu'à Junon à ses gages ;  
 Car Junon même et le maître des dieux  
 Serviroient l'autre, et seroient glorieux  
 Du seul honneur de porter ses messages.

<sup>1</sup> Cette fable parut d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de la Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 13; mais notre poète, en l'insérant dans la cinquième partie de ses *fables*, publiée en 1694, en retrancha les dix derniers vers par scrupule de conscience.

<sup>2</sup> *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, chap. III, t. II, p. 262-270, et p. 306 à 314 : *Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, et la Gazelle*.

<sup>3</sup> Pour ce qui concerne madame de La Sablière, voyez la note sur la première fable du livre X.



L'apothéose à la voûte eût paru :  
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu  
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.  
 Les murs auroient amplement contenu  
 Toute sa vie ; agréable matière,  
 Mais peu féconde en ces événements  
 Qui des états font les renversements.  
 Au fond du temple eût été son image,  
 Avec ses traits, son souris, ses appas,  
 Son art de plaire et de n'y penser pas,  
 Ses agréments à qui tout rend hommage.  
 J'aurois fait voir à ses pieds des mortels  
 Et des héros, des demi-dieux encore,  
 Même des dieux<sup>1</sup> : ce que le monde adore  
 Vient quelquefois parfumer ses autels.  
 J'eusse en ses yeux fait briller de son ame  
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :  
 Car ce cœur vif et tendre infiniment  
 Pour ses amis, et non point autrement ;  
 Car cet esprit, qui, né du firmament,  
 A beauté d'homme avec grace de femme,  
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.  
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,  
 Qui savez plaire en un degré suprême,  
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même  
 ( Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
 Car c'est un mot banni de votre cour,  
 Laissons-le donc ), agréez que ma muse

<sup>1</sup> Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne,  
 et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

Achève un jour cette ébauche confuse.  
 J'en ai placé l'idée et le projet,  
 Pour plus de grace, au-devant d'un sujet  
 Où l'amitié donne de telles marques,  
 Et d'un tel prix, que leur simple récit  
 Peut quelque temps amuser votre esprit.  
 Non que ceci se passe entre monarques :  
 Ce que chez vous nous voyons estimer  
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;  
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie  
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
 Quatre animaux, vivant de compagnie,  
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,  
 Vivoient ensemble unis : douce société.  
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue  
 Assuroit leur félicité.  
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
 Soyez au milieu des déserts,  
 Au fond des eaux, au haut des airs,  
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.  
 La gazelle s'alloit ébattre innocemment,  
 Quand un chien, maudit instrument  
 Du plaisir barbare des hommes,  
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
 Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,  
 Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes  
 Aujourd'hui que trois conviés ?  
 La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?  
 A ces paroles, la tortue



S'écrie, et dit : Ah ! si j'étois  
 Comme un corbeau d'ailes pourvue,  
 Tout de ce pas je m'en irois  
 Apprendre au moins quelle contrée,  
 Quel accident tient arrêtée  
 Notre compagne au pied léger :  
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.  
 Le corbeau part à tire-d'aile :  
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle  
 Prise au piège et se tourmentant.  
 Il retourne avertir les autres à l'instant ;  
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment  
 Ce malheur est tombé sur elle,  
 Et perdre en vains discours cet utile moment,  
 Comme eût fait un maître d'école<sup>1</sup>,  
 Il avoit trop de jugement.  
 Le corbeau donc vole et revole.  
 Sur son rapport les trois amis  
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis  
 De se transporter sans remise  
 Aux lieux où la gazelle est prise.  
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :  
 Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?  
 Après la mort de la gazelle.  
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
 Leur chère et fidèle compagne,  
 Pauvre chevrette de montagne.  
 La tortue y voulut courir :  
 La voilà comme eux en campagne,

<sup>1</sup> Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
 Et la nécessité de porter sa maison.  
 Rongemaille ( le rat eut à bon droit ce nom )  
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.  
 Le chasseur vient et dit : Qui m'a ravi ma proie ?  
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,  
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :  
 Et le chasseur, à demi fou  
 De n'en avoir nulle nouvelle,  
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.  
 D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?  
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.  
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,  
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.  
 Celle-ci, quittant sa retraite,  
 Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.  
 L'homme de suivre, et de jeter  
 Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille  
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,  
 Qu'il délivre encor l'autre sœur,  
 Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.  
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,  
 J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long  
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.  
 Rongemaille feroit le principal héros,  
 Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.  
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,  
 Que monsieur du corbeau va faire  
 Office d'espion, et puis de messager.



La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager  
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun dans son endroit

S'entremet, agit, et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur <sup>1</sup>, si l'on m'en croît <sup>2</sup>.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !

Cet autre sentiment que l'on appelle amour

Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.

Hélas ! Il n'en rend pas mon ame plus contente !

Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers

Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.

Mon maître étoit l'Amour ; j'en vais servir un autre ,

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi bien que la vôtre.

<sup>1</sup> Dans *Belphégor*. La Fontaine a dit :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Et dans *Philémon et Baucis* :

Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux ?

C'est le cœur qui fait tout.

<sup>2</sup> Cette fable se termine à ce vers dans les deux éditions de la cinquième partie, imprimée sous les yeux de l'auteur en 1694, ainsi que dans celle d'Anvers de la même année, dans celle de La Haye, 1700, dans celle de Paris, 1709, et dans celle d'Anvers, 1726, in-4°. Les dix derniers vers qui suivent, et que La Fontaine avoit retranchés, furent rétablis dans l'édition de Loudres, 1708 (fable CCXXVI, page 292), ensuite dans l'édition d'Amsterdam, 1727, et enfin dans l'édition de Paris, 1729 : depuis ils ont été insérés dans toutes les éditions.

FABLE XVI <sup>1</sup>.

*La Forêt et le Bûcheron* <sup>2</sup>.

UN bûcheron venoit de rompre ou d'égarer

Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.

Cette perte ne put sitôt se réparer

Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche,

Afin de faire un autre manche :

Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :

Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin

Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornements.

Elle gémit à tous moments :

Son propre don fait son supplice.

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Oeuvres de Maucroy et de La Fontaine* ; t. I, p. 6.

<sup>2</sup> Anonymus, 53 dans Nevelet, page 524. Camerarius, fable CLXXVIII, p. 191. *Notice des manuscrits*, t. II, p. 722, fab. XXII : *Le Chêne*.



Voilà le train du monde et de ses sectateurs :  
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
 Soient exposés à ces outrages,  
 Qui ne se plaindroit là-dessus ?  
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,  
 L'ingratitude et les abus  
 N'en seront pas moins à la mode.

.....

### FABLE XVII.

*Le Renard, le Loup, et le Cheval* <sup>1</sup>.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,  
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.  
 Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,  
 Un animal paît dans nos prés,  
 Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.  
 Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :  
 Fais-moi son portrait, je te prie.  
 Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,  
 Repartit le renard, j'avancerois la joie  
 Que vous aurez en le voyant.  
 Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie  
 Que la fortune nous envoie.  
 Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,

<sup>1</sup> Regnier, sat. III. Esop., 263, 134. Voyez ci-dessus, liv. V, fab. VIII.

Assez peu curieux de semblables amis,  
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle <sup>1</sup>.  
 Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs  
 Apprendroient volontiers comment on vous appelle.  
 Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,  
 Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;  
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.  
 Le renard s'excusa sur son peu de savoir.  
 Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;  
 Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :  
 Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.  
 Le loup, par ce discours flatté,  
 S'approcha. Mais sa vanité  
 Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre  
 Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,  
 Mal en point <sup>2</sup>, sanglant, et gâté.  
 Frère, dit le renard, ceci nous justifie  
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit :  
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit  
 Que de tout inconnu le sage se méfie.

<sup>1</sup> *Venelle* signifie sentier, passage étroit, et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*.

<sup>2</sup> C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point*, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli*, de *trionphant*. Ainsi dans Louise Labbé, « Combien plutôt choisiriez-vous un homme propre, *bien en point*, et bien portant ! »

*Debats de l'Amour et de la Folie*, p. 45.



FABLE XVIII <sup>1</sup>.*Le Renard, et les Poulets d'Inde* <sup>2</sup>.

CONTRE les assauts d'un renard  
 Un arbre à des dindons servoit de citadelle.  
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,  
 Et vu chacun en sentinelle,  
 S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !  
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !  
 Non , par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.  
 La lune , alors luisant , sembloit , contre le sire ,  
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.  
 Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,  
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,  
 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,  
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.  
 Arlequin n'eût exécuté  
 Tant de différens personnages.  
 Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,  
 Et cent mille autres badinages,  
 Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.  
 L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue  
 Sur même objet toujours tendue.

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 29.

<sup>2</sup> Abstemijs, 139.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,  
 Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,  
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.  
 Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger  
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX <sup>1</sup>.*Le Singe.*

IL est un singe dans Paris  
 A qui l'on avoit donné femme :  
 Singe en effet d'aucuns maris <sup>2</sup>,  
 Il la battoit. La pauvre dame  
 En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.  
 Leur fils se plaint d'étrange sorte,  
 Il éclate en cris superflus :  
 Le père en rit, sa femme est morte ;  
 Il a déjà d'autres amours,

<sup>1</sup> Publiée en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 32.

<sup>2</sup> C'est-à-dire de certains ou de plusieurs maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de quelques uns, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.



Que l'on croit qu'il battra toujours ;  
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,  
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :  
La pire espèce, c'est l'auteur.

.....

### FABLE XX<sup>1</sup>.

*Le Philosophe scythe*<sup>2</sup>.

UN philosophe austère, et né dans la Scythie,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile<sup>3</sup>,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *OEuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 34.

<sup>2</sup> Aul. Gellii, *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap. XII, p. 482, edit. Lipsie, 1761, in-8°.

<sup>3</sup> C'est le vieillard des bords du Galèse,

..... Cui pauca relict  
Jugera ruris erant. ....  
Regum æquabat opes animis; serâque revertens  
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,  
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,  
Corrigeant par-tout la nature  
Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda  
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage<sup>1</sup>  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;

Laissez agir la faux du temps :  
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,  
Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abatis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,

Il tronque son verger contre toute raison,

Sans observer temps ni saison,

Lunes ni vieilles ni nouvelles.

Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :

Celui-ci retranche de l'ame

Désirs et passions, le bon et le mauvais,

Jusqu'aux plus innocents souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.

<sup>1</sup> Étoit-ce l'action d'un homme sage. Ellipse.



Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort <sup>1</sup>.

.....

FABLE XXI <sup>2</sup>.

*L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.*

AUTREFOIS l'éléphant et le rhinocéros,  
En dispute du pas et des droits de l'empire,  
Voulurent terminer la querelle en champ clos.  
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire  
Que le singe de Jupiter,  
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.  
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.  
Aussitôt l'éléphant de croire  
Qu'en qualité d'ambassadeur  
Il venoit trouver sa grandeur.  
Tout fier de ce sujet de gloire,  
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent  
A lui présenter sa créance.  
Maître Gille enfin, en passant,

<sup>1</sup> Sic isti apathiae, qui videri esse tranquillos, et intrepidus, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavae et quasi enervatae vitae consenscunt. *Aul. Gell.*

<sup>2</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 38.

Va saluer son excellence.  
L'autre étoit préparé sur la légation :  
Mais pas un mot. L'attention  
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle  
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.  
Qu'importe à ceux du firmament  
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?  
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.  
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu  
Un assez beau combat, de son trône suprême ;  
Toute sa cour verra beau jeu.  
Quel combat ? dit le singe, avec un front sévère.  
L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas  
Que le rhinocéros me dispute le pas ;  
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?  
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.  
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,  
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère  
De semblables sujets dans nos vastes lambris.  
L'éléphant, honteux et surpris,  
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ? —  
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :  
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,  
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :  
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.



FABLE XXII<sup>1</sup>.*Un Fou et un Sage*<sup>2</sup>.

CERTAIN fou poursuivoit à coups de pierre un sage.  
 Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,  
 C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.  
 Tu fatigues assez pour gagner davantage;  
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer<sup>3</sup> :  
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;  
 Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.  
 Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire

Même insulte à l'autre bourgeois.

On ne le paya pas en argent cette fois.  
 Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,  
 On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :  
 A vos dépens ils font rire le maître.  
 Pour réprimer leur babil, irez-vous

<sup>1</sup> Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 42.

<sup>2</sup> Phædr. III, 5.

<sup>3</sup> De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poètes modernes.

D'un service si grand quel sera le loyer ?

Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous payer.

LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être  
 Assez puissant. Il faut les engager  
 A s'adresser à qui peut se venger<sup>1</sup>.

FABLE XXIII<sup>2</sup>.*Le Renard anglois.*A MADAME HARVEY<sup>3</sup>.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;  
 Avec cent qualités trop longues à déduire,  
 Une noblesse d'ame, un talent pour conduire  
 Et les affaires et les gens,

<sup>1</sup> Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le sieur abbé du « Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied « de censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, « et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. »

<sup>2</sup> Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 45.

<sup>3</sup> Élisabeth Montaignu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle étoit devenue l'amie. En 1683 madame Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montaignu.



Une humeur franche et libre, et le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même et les temps orageux,  
 Tout cela méritoit un éloge pompeux ;  
 Il en eût été moins selon votre génie ;  
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.  
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément ;  
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;  
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,  
 Ils étendent par-tout l'empire des sciences.  
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :  
 Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;  
 Même les chiens de leur séjour  
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.  
 Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver  
 Par un d'eux, qui, pour se sauver,  
 Mit en usage un stratagème  
 Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,  
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,

son frère, ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. Madame Harvey mourut en 1702. Consultez, sur ce qui la regarde, les *OEuvres de Saint-Évremond*, t. I, p. 184, et t. V, p. 36, édit. de 1753 ; et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 206-208 de l'édit. in-8°, et t. II, p. 67 et 68 de l'édit. in-18. La Fontaine a toujours écrit *Hervay* ou *Harvay* ; mais il paroît, d'après l'éditeur de Saint-Évremond, que c'est à tort.

Passa près d'un patibulaire <sup>1</sup>.

Là, des animaux ravissants,  
 Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,  
 Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.  
 Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.  
 Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,  
 Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,  
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute <sup>2</sup>, parvenues

A l'endroit où pour mort le traître se pendit,  
 Remplirent l'air de cris : leur maître se rompit,  
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.  
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.  
 Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :

Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes <sup>3</sup>

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset clabaudant ;

Voilà notre renard au charnier se guindant.  
 Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même  
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;  
 Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses housseaux <sup>4</sup> :

<sup>1</sup> C'est-à-dire près d'une potence.

<sup>2</sup> Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

<sup>3</sup> Des fourches patibulaires où les animaux étoient pendus.

<sup>4</sup> Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *housseaux* étoient des espèces de bottines ou de brodequins qui se fermoient avec des boucles et des courroies. Il paroît que c'étoit la chaussure des Parisiens dans le treizième siècle ; car



Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !  
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,  
 N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;  
 Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie  
 Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie  
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire  
 D'autres traits sur votre sujet ;  
 Tout long éloge est un projet  
 Peu favorable pour ma lyre <sup>1</sup> :

Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hosiaus* estrenée,  
 Car el n'est pas de Paris née.

*Roman de la Rose*, v. 2151, édit. 1814.

<sup>1</sup> VAR. Dans l'édition des fables de 1694 on lit :

Je reviens à vous, non pour dire  
 D'autres traits sur votre sujet,  
 Trop abondant pour ma lyre :  
 Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime. La leçon du texte est celle que La Fontaine avoit lui-même donnée en 1685, lorsqu'il publia la première fois cette fable : elle est plus correcte, mais moins heureuse pour le sens. La leçon de l'édition des fables de 1694 a été conservée dans l'édition d'Anvers de 1694, dans celle de La Haye de 1700, et même dans celle de Paris de 1709. Cependant la leçon d'abord donnée par l'auteur en 1685 avoit été rétablie dans l'édition des fables publiée à Londres en 1708, aux dépens de Paul et d'Isaac Vaillant. Dans l'édition de 1726, on changé un mot, et on a mis :

Trop long éloge est un projet  
 Peu favorable pour ma lyre.

Peu de nos chants, peu de nos vers,  
 Par un encens flatteur amusent l'univers,  
 Et se font écouter des nations étrangères <sup>1</sup>.

Votre prince <sup>2</sup> vous dit un jour  
 Qu'il aimoit mieux un trait d'amour  
 Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais  
 Des derniers efforts de ma muse.  
 C'est peu de chose; elle est confuse  
 De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire  
 Que le même hommage pût plaire  
 A celle qui remplit vos climats d'habitants

Tirés de l'île de Cythère ?  
 Vous voyez par là que j'entends  
 Mazarin <sup>3</sup>, des Amours déesse tutélaire.

<sup>1</sup> Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrangé* étoit en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étrangères* par *gentes extere*. Corneille a aussi employé cette expression; mais elle étoit déjà vieille du temps de La Fontaine.

<sup>2</sup> Charles II.

<sup>3</sup> Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsea, près de Londres, le 2 juillet 1699, étoit la nièce du cardinal de Mazarin : elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de la Meilleraie, à condition qu'il prendroit le nom et les armes de Mazarin. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, pag. 208-210, 449 de l'édit. in-8°; et t. II, p. 69 à 72 de l'édit. in-18.)